

Emballages sous vide

"On y est presque"

Daniel ne répond rien et dans mes écouteurs, sa respiration reste calme. Un rythme auquel je m'accroche et que j'essaye d'imiter tant bien que mal, pour garder un semblant de contrôle.

Tout ce vide... et cette fois ça n'est pas une simulation.

Notre destination approche de nous avec une lenteur trompeuse. Le quatrième module satellite de la station spatiale Daedalus. Minuscule en comparaison du cylindre O'Neill principal, mais il s'agit quand même de plusieurs millions de tonnes ramenées à un poids proche de zéro. En orbite artificiellement entretenue autour du corps principal de Daedalus, ces modules annexes sont loués par AresSpace à des gens qui sont dans ses petits papiers. Et mettent assez de zéros sur leurs versements pour le rester.

Officiellement, le loyer de Daedalus-4 est payé par ce qui reste du programme spatial militaire de Washington, l'UCASAF en clair. Dans les faits, les seuls militaires qui ont jamais mis un pied ici sont tous des copains à Blacksword et des membres du même groupe de cinglés que lui. J'ai pas pris le temps d'aller éplucher les données accessibles, parce qu'il y en avait de quoi remplir mon pauvre cerveau plusieurs fois, mais je ne doute pas un instant qu'il y a un certain nombre de bureaux au Pentagone qui contribuent sans le savoir à ce truc. Au travers de lignes budgétaires avec des intitulés assez curieux, si on se donnait la peine d'aller y regarder de plus près.

Plus une bureaucratie brasse de données, plus elle automatise ses procédures et plus les interstices et les failles se multiplient.

Daedalus-4 continue à remplir mon champ de vision et même si j'ai déjà fait une centaine de fois la manœuvre en simulation, je dois dire que c'est quand même tout autre chose d'y être en vrai. Je sais que je ne risque pas grand-chose, toutes proportions gardées, mais juste de l'autre côté de ma visière, tout autour de moi, il y a la plus grande étendue de vide qui existe au monde. Rien qu'à tenter d'appréhender un peu les distances, il y a de quoi devenir dingue et c'est pas de voir maman Terre là bas, dans la partie gauche de mon champ de vision, qui va me rassurer. Elle a beau occuper une bonne moitié de l'espace et sembler à quelques dizaines de kilomètres, elle est aussi inaccessible pour moi que si elle se trouvait dans une autre galaxie.

Si je lâche tout et que je me laisse dériver, il peut s'écouler une ou deux ères géologiques avant que quelqu'un trouve mon cadavre, à moins que je ne percute un débris, l'une des annexes de Daedalus ou une poussière de passage catapultée à des vitesses supersoniques depuis l'autre bout du système solaire.

C'est un peu comme le coup de l'aiguille mais avec une botte de foin de la taille de la grosse sphère là bas, sur laquelle je suis née.

"C'est devant que ça se passe" fait Daniel dans le comlink filaire.

Il a raison, évidemment. J'ai encore détourné les yeux et même si les risques sont statistiquement réduits, très réduits même, tout danger qui se concrétise dans le vide spatial à tendance à le faire de manière aussi brutale que fatale.

J'essaye de laisser dans un coin tous les souvenirs de nos simulations dans lesquelles on a joué avec des accidents allant du banal au totalement impossible.

Je ne sais pas combien de fois je suis venue au monde mais en tous cas, je suis bien "morte" au moins quarante fois ces dernières semaines. Et quasiment jamais de manière un tant soit peu sympathique.

A travers le matériau semi-rigide de la combiscaphe, on ne sent pas vraiment les choses, si l'on excepte avec les pads tactiles sous les paumes. Lorsque la main gantée de Daniel attrape

doucement mon coude, je ne perçois qu'une sorte d'obstacle à mes mouvements. Alors que là, de suite, la simple chaleur de sa chair contre la mienne me ferait le plus grand bien.

Si jamais l'envie de tout lâcher me prenait, en fait, je sais que je n'irais pas très loin en balade. Daniel est là, et la fibre optique qui nous relie l'un à l'autre ne fait qu'un peu plus de deux mètres de long... et je ne dois pas perdre de vue cela, au lieu de laisser mes pensées dériver vers le grand vide.

Alors que nous franchissons les derniers mètres qui nous séparent encore de notre objectif, je sens une sourde appréhension me remonter depuis les tripes vers la gorge, comme si la seule masse solide dans les parages semblait tout à coup bien moins attirante que ce vide incommensurable au calme trompeur.

Avec souplesse, Daniel me guide jusqu'au sas qui nous attend, qui s'ouvre d'ailleurs à notre approche sans se faire prier. Merci, Wayne.

Mon homme n'a aucune difficulté à caler nos mouvements sur la lente rotation du cylindre. D'ailleurs, j'y arrive sans trop de difficultés moi aussi, grâce à mon entraînement virtuel. Nous entrons dans le compartiment avec un minimum d'à-coups. L'affichage facial du casque m'indique obligeamment les commandes de fermeture et l'interphone mais déjà, la porte extérieure se referme silencieusement derrière nous. Tout à coup, je pèse à nouveau quelque chose. Pas autant qu'en temps normal, mais nous ne sommes plus en apesanteur. Mon casque indique une gravité de 0.3G, une atmosphère qui devient progressivement dense et respirable, sans doute plus saine que celle de bien des coins de notre petite planète, et une température qui grimpe rapidement, jusqu'à atteindre 21°C. Soit près de quatre cent degrés de plus que de l'autre côté du panneau blindé...

"Aucune alarme" fait la voix de Wayne dans nos casques. Il n'ajoute rien, pour ne pas risquer d'attirer l'attention. Je l'imagine là-bas, dans le faux container qui nous sert de camp de base. A quelques kilomètres de Daedalus et ses annexes, un train de caissons remplis de fournitures non-essentiels est sur une orbite constante, corrigée en permanence par un processeur et quelques fusées d'appoint.

Trimballer hors du puit de gravité de quoi satisfaire les besoins de Daedalus demande beaucoup de planification. Lorsque les fenêtres de tir sont propices, AresSpace en profite donc pour mettre le paquet et un certain nombre de cargaisons ne sont pas assez importantes pour devoir être utilisées ou mises à l'abri dès leur arrivée. On les "entrepose" donc à distance du grand cylindre et de ses annexes. En dehors des habitats, la place est la seule chose qui ne coûte absolument rien ici. On en aura toujours bien plus qu'il ne sera jamais possible d'en utiliser.

Des drones autonomes, impossibles à pirater donc, montent une garde vigilante autour des amas de denrées et de fournitures en orbite. Des fois que des petits malins viennent se servir. Mais nos combinaisons émettent à courte portée les signaux d'identification des équipes de maintenance d'AresSpace et tant que nous ne tentons pas d'ouvrir les autres containers, notre pseudo-accréditation nous permet d'évoluer sous les yeux des drones sans problème.

C'est d'ailleurs la seule faiblesse de ce système : étant coupés de tout contact, les drones ne peuvent donc bénéficier de la méfiance humaine et doivent se fier à leurs propres processeurs. Et ce ne sont pas des machines comme les Susanoo de MCT...

Jusqu'à ce que nous revenions, mon ex est tout seul dans le petit habitacle de fortune. Mais comme il est jacké à son deck, il ne profite même pas de ce gain d'espace vital.

Daniel sort son shotgun à munitions basse vitesse. Le genre de machin qui peut déchiqueter un être humain sans faire de trous dans les parois d'une station spatiale. En théorie, le blindage extérieur de l'annexe Daedalus-4 est assez épais pour arrêter un obus mais on est jamais trop prudents. En cas de dépressurisation, ça nous fera une belle jambe si on se retrouve coincés dans un compartiment par des portes de sécurité que Wayne ne pourra pas contrôler...

Blacksword ne pouvait pas nous fournir d'accréditations pour le cylindre lui-même, ce qui veut dire qu'il va falloir y aller de manière "artisanale". A priori, c'est précisément notre spécialité mais là, sais pas pourquoi, je sens pas trop le coup. Dans le fond, toute cette mission au-delà de l'atmosphère me tape sur les nerfs. J'ai vraiment l'impression de jouer largement au dessus de ma catégorie. A tous points de vue.

Les conditions locales font que nous pourrions enlever nos casques, mais nous avons convenu de rester en combiscaphes closes au moins durant cette phase de l'opération. Pour trois raisons. La première, c'est qu'une dépressurisation est toujours possible, si jamais les choses tournent mal. La deuxième, c'est qu'on est assez peu gênés en gravité 0.3G par notre bastringue. On peut même dire que son poids s'ajoute au notre et nous évite de faire n'importe quoi en nous sentant trop légers. La troisième raison, c'est que dans nos tenues spatiales, nous ne dégageons pas assez de signes pour qu'on nous localise avec tous ces bidules qui détectent les variations de température, d'humidité et de dioxyde de carbone entres autres. Ce qui peut aussi s'avérer utile.

Nous pénétrons dans un couloir où seules les veilleuses de sécurité bleutées percent les ténèbres. Bien plus qu'il n'en faut aux visières polylux de nos casques. Le top du top en amplification de lumière et avec tout ce qu'il faut d'anti-éblouisseurs en prime. L'espace est peut-être grand et très noir, mais la seule véritable source de lumière du coin, la bonne vieille dame soleil Amaterasu Omikami, est bien plus dangereuse pour nous que lorsque nous avons une atmosphère en guise d'écran protecteur.

C'est à partir de maintenant que les choses se compliquent, vu que nous n'avons aucun plan précis de l'intérieur du cylindre. Et aucune idée de l'endroit où se trouve ce que Blacksword nous a envoyé chercher.

Tout ce que nous avons, c'est la mémoire de Daniel. La description des endroits auxquels il avait accès quand il vivait ici. Dans ce frêle îlot d'oxygène et de chaleur où il est né. Le nom de code de cet endroit est « Garden » et c'est ici entres autres choses que les amis de Blacksword fabriquent les NewTypes.

Le peu d'endroits que mon compagnon a visité sont gravés dans ma mémoire, car il a pris grand soin d'en tracer tous les contours, bien que le résultat soit assez approximatif. Nos propres cogitations et ce que nous avons pu glaner sur les données techniques des annexes Daedalus avant qu'elles soient aménagées par leurs locataires nous ont permis de compléter, ou de corriger, certains blancs. Mais ça nous laisse pas mal de centaines de mètre cubes, avec une topographie, des systèmes de sécurité et des résidents dont nous ne savons rien.

Nous progressons avec une légèreté presque surnaturelle, appropriée au fait que nous ne pesons qu'un tiers de notre masse normale, à peu de choses près si on compte le tiers de la masse normale des combiscaphes en plus. Le sas par lequel nous sommes entrés n'est qu'une issue destinée à la maintenance extérieure et comme de juste, il ne débouche pas directement sur des secteurs très fréquentés de Garden.

Je sais que devant nous, à environ une cinquantaine de mètres, se trouve le petit espace vert artificiel et les murs pastels parmi lesquels les clones passent ce qui leur sert de courte « jeunesse ». Lorsqu'ils viennent au monde, les NewTypes ont déjà une morphologie adulte et leur cerveau est farci de toutes les données (et conditionnements) dont on a jugé bon de les doter. Garden sert de site de vérification post-production, alors que l'on soumet les clones à divers stimuli et simulations afin de s'assurer qu'ils correspondent à ce que leurs concepteurs voulaient.

Parfois, et c'est ce qui est arrivé au NewType qui me précède dans le couloir obscur, on leur fait également subir des trucs plus lourdingues, voire franchement crades.

Heureusement pour nous, il n'est pas nécessaire de traverser le « jardin d'acclimatation » des clones. Pas plus que le secteur dans lequel résident ceux qui s'occupent de leur conception et de leur mise en service. Ce qui nous intéresse se trouve dans des coins moins fréquentés de Garden.

Le couloir débouche sur une intersection. Dans l'axe du cylindre, deux autres passages remontent vers les secteurs que nous préférons éviter. C'est dans une sorte de puit vertical que nous nous aventurons. La circonférence est étroite avec les combiscaphes mais nous progressons quand même rapidement le long des barreaux de l'échelle de maintenance, grâce à la faible gravité. L'espace est aménagé en tenant compte de ce fait, et bien que contrairement aux installations en gravité nulle on ait bien un « haut » et un « bas » définis, les parois arborent divers mécanismes et commandes secondaires auxquels on peut accéder sans trop de difficulté, quand on a toute sa force musculaire et un tiers à peine de son poids normal.

Le puit nous mène jusqu'à une porte blindée. Daniel se débrouille pour se coller contre le mur et m'aider à passer devant. Autant dire que nous avons l'air assez pitoyables à ramper l'un contre l'autre en combiscaphes et à travers les visières des casques, je peux lui sourire un instant d'un air contrit. Ce qui lui fait plisser les lèvres d'amusement, pendant qu'il s'efforce d'empêcher notre fibre optique de faire des noeuds.

Finalement, après quelques contorsions et tâtonnements, j'arrive jusqu'au petit panneau d'accès. Les manches de la combiscaphe disposent de plusieurs poches qui contiennent toutes des outils reliés par de minces lanières de monofilament à la tenue. Impossible de les perdre en clair.

Il ne me faut qu'une trentaine de secondes pour trouver le bon outil et forcer le panneau d'accès, afin d'y brancher mon PAD trafiqué. Mon affichage rétinien décompte dix neuf autres secondes, le temps que le processeur du PAD parvienne à trouver le bon code d'autorisation et que la porte s'ouvre.

De l'autre côté, il n'y a fort heureusement personne. C'est sur ce genre de choses que nous avons misé en fait : un habitat orbital isolé, c'est encore ce qui se fait de mieux en matière de sécurité passive. A moins de savoir ce que l'on vient chercher, ça n'est pas très rentable de monter une opération d'infiltration en orbite. Beaucoup plus coûteux et pas forcément aussi efficace qu'une bête intrusion à l'ancienne sur notre bonne vieille planète. Et puis, s'approcher furtivement d'un habitat, c'est assez coton. On peut pas dire que le vide spatial se prête au camouflage. Sans les accréditations AresSpace volées, c'était même impossible de tenter le coup. Volées ou « obtenues » par Blacksword auprès de Knight lui-même. Allez savoir...

Le bon côté de la chose, c'est que du coup, il n'est pas non plus nécessaire de surveiller aussi étroitement un habitat spatial qu'un bâtiment sur Terre. Ce qui permet aux corporations, ou à des groupes plus nébuleux comme celui de nos amis de Garden, de réduire les frais à ce niveau là.

C'est pas non plus la balade mais à tout prendre, une fois les obstacles initiaux franchis, les risques restent tout à fait gérables. Et puis, que je sache, les infiltrations en milieu spatial, on doit en compter au maximum une douzaine depuis le début du siècle.

Autant dire que si nous évitons la grosse bourde, on a toutes les chances de notre côté.

Après le puit d'accès, c'est une petite alcôve d'environ trois mètres cube qui nous accueille. Avec un beau kaléidoscope de lumières et de voyants multicolores qui fait chaud au cœur.

Comme nous l'espérions, nous avons pénétré dans un des cinq ou six nodes techniques qui concentrent une partie des systèmes de l'habitat. Nous n'étions pas certains de son emplacement, mais les projections de Blacksword et nos analyses ont tapé dans le mille.

C'était le jour pour aller au casino je crois...

Je pénètre dans le node et Daniel me suit avant de refermer la porte. J'entends nos respirations mais autour de nous, c'est le silence total ou presque. Les capteurs audio des casques relèvent à peine les infimes bruits de nos déplacements. Je sors du sac à dos la console-relai, pendant que Daniel identifie les panneaux de contrôle et vérifie surtout qu'il n'y a pas un mouchard à la con, ou un truc passif qui se met en route mine de rien.

« RAS. Pas de capteur thermique, pas de senseur électronique, pas de baromètre. Nada ».

Je sens comme un soupçon dans sa voix, parce que dans les parties de Garden où il a vécu, les choses sont radicalement différentes. Mais je ne vais pas pleurer sur ce petit cadeau supplémentaire.

Nous trouvons enfin le panneau qui nous intéresse et je branche la console dessus. Puis, j'enlève mon casque et je me jacke. Sans être une pro de la Matrice, j'en sais assez pour le minimum vital qui est nécessaire à cette phase de l'opération.

Virtuellement parlant, l'interface technique du node est vraiment basique. En comparaison, les panneaux et leurs voyants sont même plus sympa que les bêtes polygones et les icônes de contrôle, qui semblent tout droit sortis de la préhistoire de l'architecture virtuelle. Un sol noir mat quadrillé de lumière bleutée. Des structures géométriques simplistes et en guise de ciel, un néant gris qui semble à la fois infini et en même temps un plafond opaque et pesant. Bref, la dèche totale question ergonomie et esthétique.

Je repère rapidement deux GLACE. Elles ressemblent à des frelons chromés, qui viennent bourdonner autour de mon icône au look androïde. Mais le deck est chargé à bloc de protocoles fourgués par l'ami Blacksword. Des machins qui m'aident à passer pour un utilisateur super-légitime. Tant que je ne sors pas des clous trop ouvertement.

Les frelons m'inspectent avant d'aller se poser au sommet d'un cube blanc tout proche. Le deck les a identifiés comme des machins proactifs assez lourds question puissance de feu. Malgré le look minimaliste de cette partie du système, on est pas dans une simulation scolaire historique sur la Matrice, loin s'en faut. Le look ne correspond pas à l'arsenal qui pourrait se déclencher sans prévenir et mine de rien, c'est un système rudement costaud.

Il me faut un instant pour identifier la pyramide d'un bleu presque noir qui tourne lentement sur elle-même à hauteur de visage. J'active un utilitaire de décryptage et rapidement, le polygone se met à tourner à grande vitesse, et à émettre un bourdonnement électronique très désagréable.

Mais les deux frelons ne bronchent pas et apparemment, le deck ne me signale aucun problème. Je peux donc fourguer en douceur les trois logiciels de type Ver que j'ai pour mission d'implanter dans l'interface.

Lorsque je me déconnecte, l'essentiel du boulot préparatoire est fait. C'est maintenant à Wayne, ou plutôt à son avatar Quasar, d'entrer en scène. Les Vers sont déjà en train de rerouter certains des protocoles de communication de Garden, de manière à donner au decker le plein accès à l'interface du système sans que l'on réalise qu'il profite de l'antenne principale du cylindre.

En théorie, nous n'avons plus rien à faire là. Cependant, un coup de main peut s'avérer nécessaire et si jamais Wayne en a besoin, notre situation dans le node technique peut changer pas mal de choses.

Ni moi, ni Daniel ne sommes des technos mais avec l'aide du PAD et ses protocoles d'assistance, on peut déjà naviguer dans les principales fonctions et interfaces des panneaux techniques.

Evidemment, il n'y a pas de système réellement essentiel accessible depuis ici. Mais dans un habitat spatial, il n'y a également guère de systèmes qui ne soient pas importants d'une façon ou d'une autre.

Pendant que Quasar perquisitionne les bases de données de Garden qui intéressent Blacksword, nous prenons le contrôle de quelques sous-systèmes qui peuvent s'avérer utiles. Par exemple, les sas entre notre secteur de Garden et le reste de l'habitat. Nous ne pouvons pas les bloquer mais au moins, nous serons prévenus si quelqu'un ouvre l'un d'eux et s'aventure dans notre petit coin tranquille.

La suite est aussi fastidieuse pour nous que pour le decker. Daniel s'occupe en m'aidant du mieux qu'il peut mais il s'y connaît encore moins que moi. Cependant, nous parvenons assez rapidement à avoir une idée approximative de l'architecture technique de l'habitat, et des pans du système informatique qui y correspondent.

« On n'a accès qu'aux zones techniques, on dirait ». Il acquiesce avec un son inarticulé que je connais bien. Assez bien pour savoir que quelque chose le tarabuste.

"Il vaut mieux ne pas aller les voir"

Il ne répond rien, mais c'est un silence qui veut tout dire. Là-bas, à quelques dizaines de mètres de nous, il y a d'autres NewTypes. Auxquels on fait subir des choses pas très jolies. Daniel est persuadé qu'il a au moins un ou deux "frères" sur Garden. Des clones avec son visage et probablement une partie de sa personnalité.

Et je sais qu'il redoute aussi qu'il existe des duplicata d'un autre NewType. Une femme. De type hispanique.

Et là, tout à coup, seule dans le node avec Daniel, j'ai peur.

Peur parce que lentement, patiemment, j'ai pu obtenir assez de détails sur le projet Black & White. Juste assez pour savoir à quel point cette femme – et celle que Daniel a connu est morte pour qu'il puisse s'enfuir – est importante pour mon clone. Il est programmé pour elle, elle est programmée pour lui. Et elle est morte. Et là-bas, derrière quelques couloirs et sas blindés, il y a fort probablement une autre femme, qui lui ressemble. Qui dort peut-être tout contre une copie conforme de Daniel.

Nous tuons bien nos propre semblables, n'est ce pas ? Par le feu, la faim et bien d'autres choses encore. Alors qu'attendre d'un groupe de débilés mégalos qui joue les démiurges avec des clones ? Qui peuvent se livrer à une expérience et la répéter aussi souvent que nécessaire, tant qu'ils ont l'argent, le temps et l'intérêt de le faire.

Des démiurges de pacotille, des dieux de laboratoire. Des humains.

La respiration de Daniel se fait plus sourde, profonde, comme s'il cherchait au fond de son souffle quelque chose pour l'aider à surmonter la crise.

Une crise qu'il tente de juguler depuis un moment déjà, mais je viens juste de le réaliser.

Je prends sa main gantée dans la mienne. Inerte, il reste là, à contempler sans les voir les panneaux techniques du node.

Je soupire... avant de pousser un jappement de surprise, lorsque ses doigts se referment soudainement contre les miens. Il ne m'a pas fait mal, mais c'est la soudaineté du geste qui m'a surpris. Sa voix, étranglée, ne dit qu'un seul mot

"Hitomi"

Et merde. J'enlève rapidement mon casque et le laisse s'écraser en douceur quelque part dans le node, à un tiers de sa vitesse de chute normale. Puis, je m'attaque au sien et je m'en débarrasse de la même manière.

Nous nous regardons, dans la pénombre des diodes du local technique. Ses yeux me cherchent et jamais je n'ai vu un tel regard.

J'attrape sa tête pour coller nos bouches ensemble. Pour dévorer ce qui le ronge et le détruit. Parce que c'est tout ce que je peux faire.

Quelque part, loin dans l'éternité de ce baiser, je sens quelque chose d'humide couler contre mes joues. Des larmes. Ses larmes.

Pour la première fois peut-être de son existence, Daniel pleure dans les bras de quelqu'un. Dans mes bras. Et ce liquide salé, banal et si prosaïque, arrose ma peau de gouttelettes qui me sont tout à coup si précieuses que je serais prête à détruire l'univers tout entier afin qu'elles ne coulent pas en vain.

A un moment, nous finissons par reprendre notre souffle. Avec les combiscaphes, impossible de le blottir contre le creux de ma nuque, alors je me contente de frotter mon nez contre le sien. Tout doucement.

Il me sourit, pauvrement, les yeux encore gonflés, la respiration qui tente de reprendre un rythme normal. Sur mes lèvres, le mélange sans pareil de sa peau et du tabac de synthèse. Double effet addictif qui se dissipe déjà, mais lance une dernière impulsion et me pousse à nouveau vers sa bouche.

Notre second baiser et plus doux, tendre. Nous le savourons et le goutons comme s'il ne pouvait y en avoir d'autre au monde. Comme s'il représentait l'essence même du mot qui le désigne.

Finalement, nous restons ensemble, ridicules dans nos scaphandres, les fronts accolés l'un contre l'autre et nos respirations à l'unisson.

Doucement, il s'apaise. Les vieux démons retournent dans leur tanière. Il ne reste plus que lui, que moi, que nous.

Jusqu'à ce qu'un bref signal audio nous rappelle que le reste du monde ne nous a pas attendus. Il cligne des yeux et notre bulle éclate, avec un gros "pop" que nous sommes seuls à entendre. Et mon affichage rétinien me dit qu'il a du s'écouler... entre vingt et trente minutes ?!
Urgh ...

"Désolé" me souffle Daniel, tandis qu'il se baisse pour ramasser son casque.

"Pas de souci" je lui murmure en retour, en partant à la recherche du mien. Nos mains gantées se touchent un instant, et puis nous refermons les casques.

Le signal indique que Wayne a terminé ce qu'il avait à faire. Reste plus qu'à quitter cet endroit. A le rejoindre dans le caisson et à attendre que le drone de fret que contrôle le decker vienne récupérer notre container. Si tout va bien, nous sortirons de la boîte à bord de Daedalus, où nous attendent nos places pour la grande boule bleue et blanche qui me manque déjà. Sinon, si jamais nous avons été moins discrets que nous le pensions, je suppose qu'un comité d'accueil nous donnera notre premier et dernier cours d'apnée en milieu spatial. Et que nous ne remettrons jamais les pieds sur Terre.

La Terre. Terra. Erde. Gaia. Earth. Chikyuu. La maison, le foyer, le berceau.

C'est un endroit que nous avons saccagé et qui est devenu plutôt merdique, mais ça n'est pas dans sa nature. Suffit de prendre un peu de hauteur pour s'en apercevoir.

Alors que le grand vide, tout autour de nous, restera à jamais hostile à la vie, à l'homme. Il a donné naissance à notre soleil, qui lui même a donné le jour à la planète ou nous sommes nés.

Mais tôt ou tard, nous redeviendrons tous des particules et des atomes brassés dans les ténèbres infinies. En route vers quelque part, ici ou ailleurs, pour y être réassemblés sous de nouvelles formes. Acides aminés, éléments de combustible stellaire, poussière cosmique, coeurs de planètes en devenir... allez savoir.

Notre place en tant qu'espèce ne sera jamais parmi les étoiles. Nous ne ferons qu'y transiter en attente de participer à ce grand mouvement cosmique. Au mieux, peut-être pourrons nous ensemer d'autres mondes qui sans nous resteraient stériles. Au pire, nous dévasterons quelques autres asiles où la vie se perpétue tant bien que mal.

On est vraiment peu de choses et dans le fond, la grande nuit demeurera immuable, ne sera aucunement troublée par notre passage.

Et pourtant, je sais qu'un jour, Daniel et moi, nous remonterons probablement ici. Nous n'avons pas besoin de le dire, même pas besoin de nous regarder pour le savoir. C'est mon homme et je sais qu'il y a un tas de choses qu'il s'efforce de garder sous le coude, mais qu'il faudra bien les régler un jour.

Un jour, nous reviendrons ici.

Sur Garden.

Et ça ne sera pas pour y jouer les cambrioleurs.